ÉTUDES ET MÉMOIRES

I

LA ROME PRÉÉTRUSQUE ET LA GUERRE : DE L'OPPOSITION RITUELLE A LA BATAILLE RANGÉE. PROPOSITIONS POUR UNE RELECTURE DE LA TRADITION LITTÉRAIRE

par Thierry Camous
Professeur agrégé, docteur en histoire ancienne de l'Université de Paris IV-Sorbonne

Sommaire. — *La* ***tradition littéraire*** *des* ***rois latino-sabins*** *de Rome offre la vision d'une société où la guerre est omniprésente.* ***Tite-Live*** *et* ***Denys d'Halicarnasse****, en particulier, nous en décrivent les différents épisodes guerriers. Il semblerait que la tradition ait enregistré de façon inconsciente l'existence de formes différentes de guerre. Sous* ***Romulus****, les récits de la bataille suivant l'****enlèvement des Sabines*** *présentent tous les caractères des combats rituels des chefferies primitives comme l'****anthropologie*** *les a elle-même observés. Le mobile même de la guerre repose sur une pratique bien connue de l'enlèvement des femmes. Combats de champions, affrontements de portée limitée et à signification rituelle, les formes de la* ***guerre primitive*** *s'effacent progressivement : sous le règne d'****Ancus Marcius*** *apparaît déjà une forme de guerre prédatrice relevant de la logique de conquête et d'intérêt économique débouchant sur la bataille rangée. Cette observation permet de réévaluer singulièrement l'intérêt de la tradition littéraire pour la compréhension de la* ***Rome des origines****.*

Epitome. — *The* ***literary tradition of Latin-Sabine Kings*** from Rome gives us the perspective of a society in which war is omnipresent. ***Livy and Dionysius of Halicarnassus****, in particular, present us a description of its various war episodes. It seems that tradition has retained unawares that different forms of war existed. At the time of* ***Romulus****, the accounts relating the battle which followed the* ***Rape of the Sabine Women*** *presented all the features characterizing the ritual fights of primitive chiefdom, as it has already been observed by* ***anthropologists*** *themselves. The very motive for war based on the well-known practise of kidnapping women. Fights between champions, confrontations of limited impact which also had ritual meaning, the forms of* ***primitive war****, gradually disappeared. Indeed under the reign of* ***Ancus Marcius*** *one may already notice the appearance of a predatory form of war, having more to do with both a logic of conquest and economic interest from which pitched battles emerged. Such a statement allows us to really reconsider the attention that should be given to the literary tradition in order to understand the* ***origins of Rome****.*

La guerre est une donnée incontournable de l'histoire romaine et de l'histoire des sociétés antiques, voire des sociétés humaines en général. Elle constitue, peut-être même, comme l'apport de l'ethnologie semble le confirmer, une sorte d'état banal des relations entre les communautés n'ayant pas encore dépassé un certain stade de développement politique [1] caractérisé par l'instauration de véritables relations diplomatiques et supposant l'existence d'États organisés, voire d'administrations, même très embryonnaires [2]. À défaut de considérer le conflit armé comme état naturel des relations entre les communautés d'époque reculée, il semble bien que le concept de paix doive, quant à lui, relever de sociétés caractérisées par l'existence de lois « internationales » même rudimentaires et donc concerner des communautés déjà fortement structurées, de telle sorte que l'hostilité peut être considérée comme habituelle entre les sociétés primitives [3].

La guerre correspond en soi à un besoin premier : celui de « dire la communauté », de lui permettre de prendre corps et de s'affirmer. La guerre définit deux camps, réalité bien plus que banalité : les amis et les ennemis [4]. Les membres de la communauté primitive, qu'il s'agisse de la curie, de la *gens*, ou de la *ciuitas*, sont, donc, des « amis » liés par l'appartenance à une même armée et par la solidarité indispensable dont ils devront faire preuve pour vaincre et réaliser leurs buts, dont le moindre, même s'il n'est pas vraiment conscient, n'est pas la reconnaissance par les guerriers de leur appartenance à un même corps social.

Cependant, les raisons du recours à la guerre ont évolué depuis les âges les plus reculés. Dire la communauté est, en fait, un dessein qui n'est jamais absent de la guerre, pas même de celles du XXI^e^ siècle. Cependant, il n'est le but exclusif des conflits que dans le cadre des sociétés les plus primitives qui sont aussi les plus ritualisées. La guerre est indispensable à la société primitive. Elle est facteur d'unité, à l'intérieur, et de division, à l'extérieur, maintenant l'émiettement politique, la dynamique centrifuge qui oppose les clans d'une même population, condition même de son existence [5]. Ce n'est déjà plus le cas, à l'époque qui nous intéresse ici, des guerres d'Ancus Marcius, le dernier des rois préétrusques, même si ces affrontements conservent une part très importante de rituel. En effet, plus une société évolue vers l'émergence d'un pouvoir fort et d'une structuration sociale avancée, moins la nécessité d'affirmer sa cohésion sociale par la

1. On se réfèrera bien sûr au classique mais toujours indispensable M.R. Davie, *La guerre dans les sociétés primitives*, Paris, 1931, dont l'enquête systématique montre le lien étroit entre société primitive et guerre à l'exception des Eskimo du centre et de l'est. Plus récemment, L. Keeley, *War before Civilization*, New York-Oxford, 1996, éd. fr., 2002, p. 57 et suiv., montre bien, à travers les résultats de diverses études d'ampleur, l'universalité du phénomène guerrier.

2. Tout au moins si l'on prend la guerre dans le sens large de confrontations violentes : brigandages, pillages, tels qu'ils sont souvent décrits par Tite-Live lorsqu'il évoque les relations existant entre groupes humains voisins. Voir, Tite-Live, 2, 21 à 26.

3. P. Clastres, *Archéologie de la violence*, Paris, 1999, p. 82 et suiv., a particulièrement bien étudié dans une perspective d'épistémologie de l'ethnologie, les rapports qui lient guerre et société primitive de façon indissociable.

4. Voir, sur la notion d'amis et d'ennemis : C. Schmitt, *La notion de politique*, Paris, 1972, p. 66.

5. P. Clastres, *Archéologie de la violence*, p. 82 et suiv.

guerre constitue le mobile premier de celle-ci. Parallèlement, la guerre évolue vers des formes à la fois plus prédatrices et plus meurtrières. En effet, la guerre est un phénomène profondément révélateur de l'identité des communautés qui la pratiquent. Elle fournit des informations importantes quant au stade de développement culturel et matériel de celles-ci, tant il est vrai qu'elle semble monter en puissance et se radicaliser avec la complexification sociale des communautés qui la pratiquent [6]. La guerre passe, ainsi, progressivement, du statut de phénomène spontané, où il faut voir la nécessité primitive d'entretenir des ennemis, plus qu'une extension de la pulsion naturelle de violence, à celui d'arme politique, selon la fameuse définition clausewitzienne. Elle permet alors d'atteindre des objectifs prédéfinis et qui ne peuvent qu'être ceux tracés par l'État même naissant. Aussi, notre étude entend rendre compte de la guerre dans la Rome préétrusque dans l'acception la plus large du mot guerre, c'est-à-dire en tant que phénomène de violence mettant en cause des groupes identifiés d'êtres humains, qu'il s'agisse de clans, ou d'États, quel que soit le degré de violence atteint, tant en termes de durée que d'intensité, pourvu que cette violence oppose des communautés et non des individus, sauf dans le cas de champions représentant justement leur communauté.

Ainsi, à la lecture des textes anciens [7], on s'aperçoit bien que la guerre du roi Ancus Marcius n'est plus celle du fondateur Romulus.

La guerre romuléénne présente elle-même divers aspects, de même que les récits du règne de ce souverain semblent correspondre à divers stades de la formation de l'entité romaine primitive. Le premier de ses visages est celui de la guerre hautement ritualisée livrée entre voisins, entre proches. Il s'agit bien sûr de la guerre livrée aux Sabins de Titus Tatius. La seconde sorte de guerre relève du conflit livré aux peuples extérieurs et ennemis car véritablement étrangers. Ce sont les batailles soutenues contre les Fidénates et les Véiens, et dans une moindre mesure, les guerres opposant les Romains aux Sabins de Caenina, Antemnae et Crustumerium.

Le premier type de conflit oppose les Sabins et les Latins pour la question des Sabines. Il est possible que cette guerre, qui débouchera sur la réconciliation des uns et des autres sur le Forum, ait opposé en fait les voisins du site de Rome, Latins des *montes* contre Sabins des *colles* [8]. Nous

6. J. Guilaine et J. Zammit, *Le sentier de la guerre, visages de la violence préhistorique*, Paris, 2001, p. 327.

7. Nos deux principales sources à propos des guerres sous les quatre premiers rois de Rome sont Denys d'Halicarnasse et Tite-Live. Tite-Live décrit les guerres de Romulus contre Titus Tatius, 1, 11-13 ; Caenina, 1, 10 ; Antemnae, 1, 11, 1-2 ; Crustumerium, 1, 11, 3-4 ; Fidènes, 1, 14, 4 ; Véies, 1, 15, 1-5 ; de Tullus Hostilius contre Albe, 1, 23-25 ; contre Fidènes et Véies, 1, 27 ; d'Ancus Marcius contre Politorium, Tellenae, Medullia et Ficana, 1, 33 et contre Véies, 33, 9. Denys d'Halicarnasse relate les combats de Romulus contre Caenina, 2, 33 ; Antemnae, 2, 34, 1 ; Crustumerium, 2, 36, 1 ; Medullia, 2,36, 2 ; contre Titus Tatius 37-43 ; Cameria, 2, 50 et 54, 1-2 ; Fidènes, 2, 53 et Véies, 54-55. Tullus Hostilius combat Albe, 3, 2-22 ; Medullia, 3, 34, 5 ; Fidènes et Véies, 3, 23, 31. Ancus Marcius affronte Politorium, Tellenae, Medullia et Ficana, 3, 37, 4- 38 ; les Latins, 3, 39, 1 ; Fidènes, 3, 39, 3 — 40, 3 ; les Sabins, 3, 40, 3-5 ; Véies par deux fois, 3, 41, 1-3 et 44 ; les Volsques à Velitrae, 3, 41, 3. Numa est l'archétype du roi pieux et pacifique. Il ne combat donc pas.

8. J. Heurgon, *Rome et la Méditerranée occidentale jusqu'aux guerres puniques*, 3ème éd., Paris, 1993, p. 91 et suiv. En effet les collines — Capitole et Quirinal — sont absentes de la liste septimontine

avons sûrement là une vision violente du synécisme. Nous savons, grâce à l'archéologie, que le site de Rome au VIII^e^ siècle était occupé par des établissements groupés sur les hauteurs dont nous avons, pour celui du Palatin, trouvé les fortifications, et selon l'interprétation d'A. CARANDINI [9], les traces mêmes du *pomerium* [10].

Le caractère ritualisé de la guerre romano-sabine se reflète dans le motif même qui est à son origine : l'enlèvement des Sabines. On a souvent affirmé avec insistance que l'enlèvement des Sabines était un épisode purement imaginaire destiné à justifier la guerre intervenant entre Sabins et Latins. Cependant, on sent bien qu'il se cache quelque rituel archaïque derrière cet épisode. J. R. JANNOT, qui voit en cette tradition une interprétation étiologique par les *gentes* sabines d'un rituel étrusco-italique lié à l'exacerbation des forces de la nature, écrit ainsi : « le matériau rituel devenu légende est incorporé aux récits historiques » [11]. L'épisode de l'enlèvement des Sabines, c'est-à-dire des jeunes femmes d'une communauté voisine au cours d'un festival correspond à un schéma connu du fonctionnement des premières sociétés étudiées par les anthropologues. L'échange de femmes lors de fêtes, relisons C. LEVI STRAUSS, permet d'éviter l'inceste [12] et, en tant que tel, il est une pratique indispensable de la

présentant sans doute un aspect du site romain antérieur au synécisme, or ces deux collines sont probablement, comme des dépôts votifs, tessons et tombes le laissent croire, habitées. Cela pourrait tenir à leur nature allogène. On retrouve dans les vieilles institutions religieuses romaines des traces de dualité comme entre les *Salii Palatini* et *Collini*, entre les *Luperci Quinctiales* et *Fabiani*, les *Fabii* ayant justement un sanctuaire gentilice sur le Quirinal, la colline par excellence. Les dieux Semo Sancus et Dius Fidius, particuliers au Quirinal, possèdent clairement un caractère sabin. A. MOMIGLIANO, *Roma arcaica*, Florence, 1989, p. 26, remarque que le nom de Quirinia fut donné à une tribu formée de Sabins d'origine. Le rapport étroit entre le dieu Quirinus et les Sabins semble plus discutable puisque tout laisse à penser que cette divinité est tout simplement celle des hommes assemblés en curies, selon une opinion désormais assez communément admise. Voir ainsi D. PORTE, *Romulus-Quirinus, prince et dieu, dieu des princes, étude du personnage de Quirinus et son évolution des origines à Auguste*, dans *ANRW*, 16, 1981, p. 321-323. A. MAGDELAIN voit un exemple de l'existence d'une communauté centrée sur le système Capitole-Quirinal à travers l'étude de la tradition religieuse des *Agonia* : *De la royauté et du droit de Romulus à Sabinus*, Rome, 1995, p. 27 et suiv. Voir aussi sur ce thème les réflexions d'A. GRANDAZZI, *La fondation de Rome, réflexion sur l'Histoire*, Paris, 1991, p. 262 et 263.

9. A. CARANDINI : *Palatino, campagne di scavo nelle pendici settentrionali (1985-1988)*, dans *Boll.Arch.*, 1990, 1, p. 159 à 165. Voir aussi A. CARANDINI, *Il Palatino e il suo sistema di montes*, dans *La grande Roma dei Tarquini*, cat. de l'exp., Rome, 1990, exposé stratigraphique, p. 97 et suiv ; A. CARANDINI, P. BROCATO, G. RICI, *Lo scavo delle mura palatine*, dans *Boll.Arch.*, 16, 1992, p. 116 et suiv. A. CARANDINI, *La nascità di Roma*,Turin, 1997, p. 503-508. Voir aussi les tentatives de reconstitution de l'auteur des murs et de la phase « romuléenne » de la porte Mugonia : planches XXV à XXX. Ces théories audacieuses ont été accueillies assez favorablement par de nombreux chercheurs comme A. GRANDAZZI, *La fondation de Rome*, p. 205 et suiv.

10. E. GJERSTAD, *Early Rome*, IV, p. 59 et description du matériel dans *Civiltà del Lazio primitivo*, p. 145-146.

G. COLONNA XE « Colonna », *I templi del Lazio nel V sec. a. C.*, dans *Archeologia Laziale, Quad.AEI*, 6, 1984, p. 396 et suiv. Les fouilles entreprises sur le Capitole confirment aussi la présence d'un établissement préétrusque : D. FILIPPI, *Inquadramento topografico del deposito votivo capitolino*, dans *Roma*, sous la direction de A. CARANDINI, p. 324. M. ALBERTONI : *Il deposito votivo del Campidoglio*, *ibid.*, p. 322-323. F. LUGLI, *Le tombe dell'età del Ferro e l'attività metallurgica dall'età del Ferro al periodo arcaico*, dans *BCCR*, 102, 2001, p. 307 et suiv. Pour une vision des dernières trouvailles de la zone archéologique du Capitole, *ibid.*, p. 251 et suiv. Divers articles.

11. J. R. JANNOT, *Enquête sur l'enlèvement des Sabines*, dans *Actes de la table ronde en l'honneur de M. Pallottino*, Florence, 1992, p. 153. Voir p. 331 à 334.

12. Les apports de l'anthropologie sont très précieux dans l'étude des phases les plus primitives de la guerre et de ses premiers mobiles : C. LEVI-STRAUSS, *Les structures élémentaires de la parenté*, 2^ème^ éd., Paris, 1967, p. 29, à propos de la prohibition de l'inceste, à l'origine de la nécessité de l'échange de femmes :

société primitive, notamment dans le cas des organisations dualistes auquel le modèle des communautés latino-sabines pourrait bien appartenir [13]. Echange débouchant sur l'alliance entre beaux-frères ou activité génératrice de tension, l'échange — ou le rapt — des femmes est, comme la guerre, une pratique vitale pour la société primitive, guerre et échange étant étroitement imbriqués [14]. Cet échange permet aussi à une communauté plus importante de montrer sa supériorité sur ses voisines par la revendication d'un échange inégal qui peut déboucher sur une forme de guerre elle aussi très ritualisée [15]. Les ethnologues ont observé, auprès des derniers peuples primitifs de la planète, ce type d'affrontement, comme ici entre représentants de l'ethnie Marig de Nouvelle Guinée : « La bataille rangée réunissait de deux cents à deux mille guerriers et avait lieu sur un terrain choisi à l'avance, à cheval sur les limites territoriales des deux groupes ennemis (...) les femmes venaient souvent assister à ces guerres en chantant et en encourageant les hommes (...) Bien qu'un grand nombre de guerriers prennent part à ces batailles, il y avait peu de morts. Si un homme était gravement blessé ou tué, le combat cessait généralement, du moins pour ce jour-là » [16]. La comparaison de ce type de récit avec la description que les Anciens font de la lutte entre Latins et Sabins suite au rapt des Sabines nous paraît fort riche en enseignements. La description qu'en fait Denys d'Halicarnasse [17] nous offre une vision particulièrement ritualisée et proche des exemples que nous connaissons de la guerre entre communautés voisines chez les peuplades reculées. En effet, les ennemis se font face sur la lisière de leurs territoires respectifs, c'est-à-dire dans la vallée du

« Elle constitue la démarche fondamentale grâce à laquelle, par laquelle, mais surtout en laquelle, s'accomplit le passage de la nature à la culture ». P. 73-74 : « L'inclusion des femmes au nombre des prestations réciproques de groupe à groupe, et de tribu à tribu est une coutume si générale qu'un volume ne suffirait pas à énumérer les exemples ».

13. *Ibid*., p. 80-81 : « Ce caractère fondamental du mariage considéré comme forme d'échange apparaît de façon particulièrement claire dans le cas des organisations dualistes. Ce terme définit un système dans lequel les membres de la communauté — tribu ou village — sont répartis en deux divisions qui entretiennent des relations complexes allant de l'hostilité déclarée à une inimitié très étroite, et où diverses formes de rivalité et de coopération se trouvent habituellement associées (...) ces liens s'expriment fréquemment sous la forme de jeux rituels ».

14. Une illustration de ce principe nous est donnée par P. Clastres dans son ouvrage désormais classique : *Chronique des Indiens Guayaki*, Paris, 1972, p. 182 : « Le mariage est un acte social où sont impliqués deux groupes : celui des donneurs de femmes et celui des preneurs de femmes (...) à l'un le manque, à l'autre l'excès. Un mariage ce n'est pas neutre, il introduit de la différence, et celui-ci peut fort bien conduire au différend, à la guerre ».

15. Un tel état des relations entre communautés primitives voisines est bien illustré par l'exemple des Yanomamo de l'Orénoque ; excellent exemple à vrai dire, puisque les Yanomamo sont considérés comme la dernière société primitive ayant pu être observée en l'état.

M. Fried, M. Harris et R. Murphy, *War : the antropology of armed conflit and aggression*, New York, 1967, p. 132 et suiv., ont bien montré quel était le poids de la revendication d'un échange inégal de femmes dans le déclenchement de ces guerres rituelles entre clans Yanomamo voisins.

16. W. Divale, *War in primitive society*, Santa Barbara, 1973, p. 16 ; la citation est empruntée à l'édition française de J. Keegan, *An history of warfare*, Hutchinson, 1993, *Histoire de la guerre du néolithique à la guerre du Golfe*, Paris, 1996, p. 134. L'auteur se livre aussi, p. 130-133, à une brillante analyse de la guerre rituelle des Yanomamo évoquant des « combats endémiques routiniers » qui rejoignent la description de W. Divale. On pourrait reprendre à l'envie les descriptions ethnographiques de combats rituels obéissant au scénario de la charge et parfois de la poursuite, impliquant des combats durant parfois plusieurs jours et dont le déroulement routinier suit un cours « universel » selon le terme de L. Keeley, *War before Civilization*, p. 103.

17. Denys d'Halicarnasse, 2, 41-43.

Forum, à l'époque très encaissée [18]. Ils lancent charges et contre-charges successives [19] qui s'éternisent et durent plusieurs jours. Un tel combat rapporté par la tradition ne peut avoir été un combat « vrai » et meurtrier. Plusieurs centaines ou milliers de guerriers armés d'épées et de lances qui se seraient affrontés sur la vallée étroite du Forum en une bataille destinée à détruire l'ennemi n'auraient pu combattre plus de quelques minutes. Denys rapporte fréquemment l'importance des encouragements lancés durant l'affrontement [20]. Là encore, n'oublions pas que ces combats primitifs ont aussi pour but de prouver la virilité de chacun par le défi [21]. Ainsi, nous retrouvons le poids de la valeur individuelle des combattants à travers les figures de Mettius Curtius, de Romulus et de Hostius Hostilius. Tite-Live rapporte que lorsque ce dernier personnage est abattu, les Romains refluent en désordre vers le Palatin. Autrement dit, la mort d'un seul guerrier provoque la débandade de tous les autres [22]. Pour Plutarque et Denys [23], c'est la blessure de Romulus qui est à l'origine de la débandade romaine. Le marécage apparaît, lui aussi, comme une donnée fondamentale de la bataille. On le franchit par défi mais, à l'image de Curtius, il est la limite derrière laquelle on se réfugie si les blessures endurées deviennent trop graves. Le « champ de bataille » est donc un espace bien délimité et séparé en deux camps par un espace naturel : les marais du Vélabre qui sont la frontière entre les territoires des uns et des autres [24]. Ce champ de bataille, par ses dimensions étriquées, nous renseigne sur la faiblesse du nombre de combattants. Nous sommes bien dans le cadre d'une guerre livrée entre chefferies voisines et ne pouvant impliquer que des groupes réduits de guerriers. Enfin, on connaît le rôle joué par les Sabines qui s'élancent entre les deux camps, rôle qui ne se comprend que si les femmes suivent de près la bataille, comme il est parfois de mise dans les guerres très ritualisées [25]. J. R. Jannot faisait remarquer que seule Hersilia est, parmi les Sabines enlevées, une femme mariée ; or elle deviendra l'épouse de Romulus après la mort de son mari dans la bataille. Nous pouvons voir dans cet épisode le motif de l'appropriation de la femme du chef vaincu

18. A.J. Ammerman : *Morfologia e ambiente dell'area del Foro Romano*, dans *Quad.AEI*, *Archeologia Laziale*, 10, 1990, p. 13 et suiv.

19. Pour une reconstitution de l'épisode dans son contexte topographique : P. Carafa, *La battaglia tra Romani e Sabini*, dans *Roma, Romolo e la fondazione della città*, cat. de l'exp., Milan, 2000, p. 334.

20. Denys d'Halicarnasse, 2, 41, 2-3

21. Un très bon exemple — parmi tant d'autres ! — de l'importance de l'exploit individuel, de la prise de risque personnelle dans les guerres primitives est fourni par les combats opposant les Indiens des plaines en Amérique du Nord. Voir E. Hoebel, *The Cheyennes : Indians of the Great Plains*, 2ème éd., New York, 1978, p. 75 et suiv.

22. Tite-Live, 1, 12, 3 : *Vt Hostius cecidit, confestim Romana inclinatur acies fusaque est* : « Il tomba ; aussitôt l'armée romaine plie et s'enfuit en désordre ».

23. Plutarque, *Rom.*, 18, 7.

Denys d'Halicarnasse, 2, 43, 1-2.

24. On sait que la zone marécageuse du Forum où s'écoulait le Vélabre abritait plusieurs sanctuaires voués à Janus : J. Heurgon, *Rome et la Méditerranée occidentale*, p. 90. P. Grimal pensait d'ailleurs que les lieux consacrés à ce dieu sont, à l'origine, des ponts mobiles permettant d'établir ou de rompre le contact avec toute autre communauté d'où l'ouverture ou la fermeture des porte du temple de Janus selon la situation internationale : P. Grimal, *Le dieu Janus et les origines de Rome*, dans *B.A.G.B., Lettres d'Humanité*, vol. IV, 1945, p. 15-145. Idée reprise par L. A. Holland, *Janus and the bridge*, Rome, 1961.

25. Voir L. Keeley, *War before Civilization*, p. 68 et p. 216.

qui nous ramène aussi à la pratique de la guerre primitive [26]. En somme, tous les éléments de la guerre rituelle entre les communautés primitives voisines semblent réunis, et les théories qui font de ce récit une répétition de motifs homériques [27] ou d'épisodes guerriers postérieurs [28] nous paraissent peu crédibles. J. Poucet, en effet, voit dans ce récit une répétition de la bataille de Lucérie livrée aux Samnites et s'étant déroulée selon des péripéties similaires, à savoir la fuite des Romains, puis leur ressaisissement après la prière adressée aux dieux par le consul. On objectera que ces péripéties sont communes aux récits des batailles, voire aux batailles elles-mêmes, fussent-elles romaines ou médiévales. Faudrait-il supposer que les historiens de Clovis se sont inspirés de Tite-Live pour décrire la bataille de Tolbiac ?

Nous avons là, exposé par les Anciens, le processus même de la guerre entre sociétés primitives telle que l'ethnologie nous permet de le connaître aujourd'hui. Nous trouvons en effet l'enlèvement de femmes ; le combat interminable à la lisière des territoires respectifs en présence des femmes ; la faiblesse des pertes et l'importance de la valeur individuelle dans le cadre d'un affrontement codifié ne visant surtout pas à anéantir l'autre, tant il est vrai que la société primitive a besoin de l'ennemi, société miroir indispensable à la cohésion d'un ensemble par ailleurs démographiquement fragile et cherchant, par le rituel, à limiter les pertes.

Une place particulière doit être faite aux combats de champions ou de chefs. Nous retrouvons ainsi, dans l'affrontement auquel se livrent Romulus et le roi de Caenina [29], le combat singulier qui est une autre facette de la guerre dans les sociétés primitives. Ce combat singulier sera aussi illustré par l'épisode des Horaces et des Curiaces qui met fin à la guerre entre Latins de Rome et leurs voisins d'Albe, c'est-à-dire du massif du monte Cavo [30], qui, s'ils sont éloignés géographiquement n'en sont pas moins considérés par une tradition unanime, comme des ancêtres. Notons donc, à ce propos, que les conflits se concluant par la mort du chef ou de ses champions concernent des guerres entreprises contre des populations très proches ou apparentées.

Les conflits qui opposent les Romains de Romulus à leurs autres adversaires sont un peu différents et paraissent moins ritualisés et plus « vrais », comme appartenant à un stade intermédiaire entre la guerre primitive rituelle et le carnage. À ceux-ci semblent se rattacher certaines entreprises guerrières de Tullus Hostilius. Ils n'opposent pas des voisins mais des ennemis se partageant un territoire à une échelle plus large. Ils conservent tout de même des aspects très rituels. Nous observons aussi dans ces autres conflits la brièveté des engagements, car ici, on se bat pour

26. J. R. Jannot, *Enquête sur l'enlèvement des Sabines*, p. 141-143.

27. Å. Åkerstroem, *Lacus Curtius und seine Sagen*, dans *Corolla archeologica principi hereditario regni Sueciae Gustavo Adolpho dedicta*, Lund, 1932, p. 72-83. La présence de figures héroïques et le combat singulier ne suffisent pas à motiver une telle hypothèse.

28. J. Poucet, *La légende sabine des origines de Rome*, p. 205-213.

29. Denys d'Halicarnasse, 2, 33 ; Tite Live, 1, 10, 5.

30. Voir sur cette question : A. Grandazzi, *La localisation d'Albe*, dans *MEFRA*, 98, 1986, p. 97 et suiv.

de bon et d'ailleurs la poursuite semble être l'élément essentiel de la bataille. En ce sens la description de ces batailles primitives par les auteurs anciens nous semble, là aussi, hormis quelques anachronismes flagrants, assez fidèle à la possible réalité. En une charge, la décision est emportée, l'ennemi poursuivi parfois jusqu'au plus profond de son territoire [31]. Un exemple intéressant de ce type d'affrontement est fourni par la description que fait Tite-Live de la guerre soutenue par les Romains contre les Fidénates [32]. Le caractère immédiat des actions menées, notamment le rassemblement instantané des troupes et leur déplacement jusqu'à Fidènes, témoigne de l'exiguïté du cadre de l'action. La faiblesse des effectifs engagés se déduit de certaines indications : le champ de bataille est contenu dans un terrain de mille pas romains de long, tandis qu'une embuscade est tendue par une partie de l'infanterie dissimulée derrière de hautes broussailles. Les hautes broussailles en question ne sont pas les murailles de Qadesh et les troupes qui s'y cachent ne peuvent être bien nombreuses... Enfin, une charge et une contre-charge suivies d'une poursuite sans merci achèvent le combat. De même, les Véiens sont bousculés en un seul assaut [33]. La manœuvre est absente de ces conflits, même si la ruse y a sa place, douteuse au demeurant.

La guerre telle qu'elle est menée sous le règne d'Ancus Marcius semble assez différente et correspond donc à un palier supplémentaire de la pratique guerrière, à un troisième stade, celui de la guerre vraie, destinée à décimer les ennemis, et où l'on entrevoit déjà la part de l'État et de ses ambitions. Denys d'Halicarnasse en brosse un tableau détaillé fort utile [34].

Tout d'abord, les buts de guerre ne reposent pas sur la pratique rituelle de l'enlèvement des femmes telle qu'elle pouvait se pratiquer entre chefferies voisines sur le site des collines romaines, même si ce motif ne semble pas absent dans des sociétés dominées par des aristocraties soucieuses de se perpétuer en lignées nombreuses. La capture des femmes devait être encore une pratique courante. Paul Diacre, l'abréviateur de Festus, affirme ainsi que les servantes — *ancillae* — tirent leur nom d'Ancus, qui avait fait de nombreuses prisonnières au cours d'un conflit [35]. Zonaras affirme également que de nombreux captifs avaient été faits par ce roi, sans préciser s'il s'agissait de femmes [36]. Quelle que soit la valeur que l'on accorde à ces références, simple jeu de mot ou souvenir bien établi, les captures de femmes, qui n'ont peut-être plus la valeur rituelle que l'on peut accorder au rapt des Sabines, ont dû, malgré tout, longtemps être une constante dans des guerres où l'aristocratie puisait un intérêt certain. Néanmoins, les raisons de la guerre semblent être davantage d'ordre économique. Des razzias sont opérées de manière régulière par les différentes communautés

31. Voir ainsi comment Romulus vainc les Antemnates : Denys d'Halicarnasse, 2, 34, 1 et 2.
32. Tite Live, 1, 14.
33. *Ibid*., 1, 15.
34. Denys d'Halicarnasse, 2, 39-42.
35. Paul Diacre, abréviateur de Festus, 18 L.
36. Zonaras, 7, 7.

voisines. De tels brigandages sont déjà à l'origine de la guerre opposant Rome aux Albains [37]. S'il y a une part de rituel dans cette pratique, il faut plutôt y voir la manifestation de la compétition opposant des groupes voisins qui cherchent à étendre leur emprise territoriale. Ces razzias permettent de faire main basse sur des récoltes ennemies, mais, surtout, de faire sortir de son abri l'armée adverse et d'obtenir le combat. La destruction des récoltes de l'adversaire n'est pas une fin en soi et même, comme l'a montré V.D. Hanson dans le contexte grec, peut se révéler peu efficace, surtout lorsque l'on s'attaque à la vigne et à l'olivier [38]. Enfin la recherche du butin a pu constituer, pour les aristocrates romains de l'époque d'Ancus Marcius, un mobile important à la guerre. Le butin que l'on retire du saccage d'une place forte adverse ou des terres de l'ennemi, mais aussi par la prise des armes et des parures des vaincus, est, ainsi, susceptible de contribuer à l'enrichissement de cette oligarchie en cours d'affirmation [39]. La redistribution des prises de guerre dans le cadre des *gentes* devait bien sûr s'opérer sur des bases inégalitaires, assurant la promotion d'élites aristocratiques dont la fouille des sépultures offre maintes illustrations à Rome et dans le Latium à partir du VIII^e^ siècle.

Le pillage n'était pas le seul intérêt économique dans la guerre de l'époque d'Ancus Marcius. On distingue, pour la première fois, à travers des récits qui, d'ailleurs, n'y font en rien référence, une grande logique à travers les déplacements des armées d'Ancus. Le quatrième roi de Rome semble viser des objectifs économiques [40]. Ainsi, Denys affirme clairement que le contrôle des salines constituait le motif d'une des guerres opposant Ancus aux Véiens, tandis que pour Tite-Live la création des salines constitue l'aboutissement de la guerre [41], ce qui, en soi, ne change pas grand chose à l'affaire, le sel étant clairement l'objectif. La topographie des guerres livrées par Ancus est déterminante. Elles com-

37. Denys d'Halicarnasse, 3, 1, 2.
Tite-Live, 22, 3.

38. V.D. Hanson, *The western way of warfare*, *infantery battle in classical Greece*, 1989, éd. fr., *Le modèle occidental de la guerre*, Paris, 1990, p. 62-63 ; p. 63 : « Déraciner des oliviers était bien sûr une entreprise absurde. C'est une tâche formidable, même pour un bulldozer, de nos jours. Les vignes pouvaient tomber sous la hache, mais, selon les méthodes de culture dans l'Antiquité, il pouvait y avoir plus de deux mille plants par acre. (...) L'on peut brûler le blé et l'orge, mais seulement pendant une courte période juste avant la moisson, ce qui demanderait que les vandales arrivent sur le territoire ennemi juste au bon moment ». Par contre cette méthode de la razzia a été dans le monde grec parfois efficace en tant qu'acte provoquant la rencontre guerrière. S'il ne fait aucun doute que la viticulture est présente en Italie dès la fin du VIII^e^ siècle, l'oléiculture y est adoptée plus tard, sans doute dès la fin du VII^e^ siècle, il est donc difficile de savoir si les Romains qui vivaient à l'époque que la tradition attribue à Ancus Marcius pratiquaient cette activité. Voir C. Ampolo, *La condizione materiale della produzione*, dans *La formazione della città nel Lazio*, *Pdp*, 1980, p. 15 et suiv.

39. *Ibid.*, V.D. Hanson montre aussi les limites de la pratique visant à s'emparer de la récolte d'un ennemi car alors que l'armée moissonne sur le territoire adverse, elle ne rentre pas sa propre moisson. L'ensemble des remarques assez générales de ce polémologue nous semble facilement transposable dans le monde italien de la seconde moitié du VII^e^ siècle. Par contre l'archéologie du Latium préétrusque a montré à l'évidence le rôle de marqueur social des armes et des parures guerrières dont certaines ont pu provenir d'ennemis vaincus.

40. On nous permettra, à propos de l'expansionnisme du roi Ancus Marcius, de renvoyer à notre ouvrage, T. Camous, *Le roi et le fleuve, Ancus Marcius Rex, aux origines de la puissance romaine*, Paris, 2004, p. 241 et suiv.

41. Tite Live, 1, 33, 9. Denys d'Halicarnasse, 3, 41, 3.

mencent dans le voisinage très immédiat de Rome pour s'achever face à Véies et Fidènes. Il semble bien que le contrôle du point de passage de Fidènes sur le Tibre soit une autre pomme de discorde entre les Romains et ces Étrusques [42]. Dans le premier cas, la possession d'une source de richesse d'intérêt majeur est à l'origine de l'affrontement, dans un second temps, il s'agit de l'accès à la route Étrurie-Campanie par les vallées de l'Anio et du Sacco [43], axe d'intérêt stratégique primordial, itinéraire commandant de riches trafics, comme le luxe des sépultures princières de Tivoli, Vivaro et surtout Préneste [44] le montre à l'évidence. S'emparer de Fidènes revient à évincer le concurrent véien de cet espace convoité. L'impression qui domine néanmoins est celle d'une descente du roi romain vers le littoral. On ignore où se situe Medullia [45], mais on sait où est située Ficana grâce à Festus [46], c'est-à-dire à Acilia [47], près de l'embouchure du Tibre, sur la rive gauche du fleuve. En chemin, Ancus s'empare de Politorium. Ce lieu a longtemps été, par convention, situé à Castel di Decima [48] ; cependant, F. Coarelli y voit, sans doute avec raison, Solonium [49]. De plus, en toute logique, Politorium doit se trouver sur le chemin menant de Rome à Ficana. Nous proposerons plutôt le site d'Acqua Acetosa sur la *uia Laurentina*, occupé à l'époque du roi Ancus [50]. On ignore également l'emplacement de Tellènes [51], mais Strabon la situe sur la côte, en direction d'Antium [52], donc toujours vers la mer. Dans ce cadre-là, l'affrontement avec Véies, maîtresse de la rive droite du fleuve jusqu'à la mer, paraît logique, inévitable, puisque le sel, sous forme de salines ou de dépôt, se trouve bien sur cette rive droite du fleuve où surgira le *Campus Salinarum Romanorum*, comme on l'a depuis longtemps démontré [53]. En effet le sel

42. Les campagnes menées contre Fidènes par les souverains préétrusques selon la tradition sont invariablement liées à Véies.

43. Voir A.M. Bietti Sestieri, *The Iron age community of Osteria dell'Osa, the study of social-political development in central tyrrhenian Italy*, Cambridge, 1992, p. 74-75, cartes présentant les itinéraires commerciaux du Latium protohistorique.

44. Nous renverrons au catalogue de l'exposition *Civiltà del Lazio primitivo*, collectif, Rome, 1976, p. 218 et suiv. pour Préneste et p. 191-192 pour Tivoli. Pour la tombe de Vivaro, voir : F. Arietti, B. Martellotta, *Recupero di una tomba orientalizzante presso Rocca di Papa*, dans *Quad AEI, Archeologia laziale*, 8, 1987, p. 209.

45. M. Pallottino, *Origini e storia primitiva di Roma*, Milan, 1993, p. 181 propose La Rustica, position à laquelle nous souscrivons.

46. Festus, L., 298.

47. Un abondant matériel protohistorique y a été mis au jour. Pour une vue d'ensemble du site : J. Rasmus Brandt, C. Pavolini, M. Cataldi Dini, *Ficana*, dans *Quad.A.E.I. Archeologia Laziale*, 2, 1979, p. 29-36.

48. M. Guaitoli, F. Piccarreta, P. Sommella, *Contributo per una carta archeologica del territoro di Castel di Decima*, dans *Quad. Istituto di Topo. Antica Univ. Di Roma*, VI, Rome, 1974, p. 63 et suiv.

49. F. Coarelli, *Il Campo Marzio*, Rome, 1997, p. 145 et 146.

50. A. Bedini, *Abitato protostorico in località Acqua Acetosa-Laurentina*, dans *Quad. AEI, Archeologia laziale*, 2, 1979, p. 27.

51. Longtemps on a vu Tellènes à La Giostra, hypothèse de A. Nibby, *Annalisi storico topografica antiquario della carta dei dintori di Roma*, 3, Rome, 1848-1849, p. 145-152, hypothèse suivie ensuite par R. Lanciani, Th. Ashby et plus récemment G.M. de Rossi. Néanmoins, M. Moltsen, *La Giostra-Tellenae*, dans *Quad.A.E.I. Archeologia Laziale*, 1, 1978, p. 63 et J. Rasmus Brandt, *La Giostra un esempio di urbanistica medio republicana*, dans *Quad.A.E.I. Archeologia Laziale*, 2, 1979, p. 50, ont montré que l'établissement de La Giostra correspond plutôt à un *castrum* du IV^e^ siècle.

52. Strabon, V, 3, 4.

53. R. Lanciani, *Il Campus Salinarum Romanorum*, dans *BCAR*, 16, 1888, p. 83-91, voir aussi J. Carcopino, *Virgile et les origines d'Ostie*, 1919, 2^ème^ éd., Paris, 1968, p. 416-420 et en dernier lieu, F.

est, pour ces populations dans lesquelles le pastoralisme tient encore une place essentielle, une substance dont l'utilité n'a d'égale que la rareté [54]. C'est donc une stratégie de prise de contrôle du littoral et de l'embouchure du Tibre incluant en particulier la zone des salines et de mainmise sur des voies commerciales essentielles — *uia Campana* [55] et axe Étrurie-Campanie — que l'on décèle dans les récits de la geste d'Ancus. La cohérence de la tradition littéraire semble sans faille sur ces points. De plus, la possibilité d'une rationalisation tardive semble faible, puisque Tite-Live comme Denys qui nous présentent ces campagnes successives ont perdu la trace d'une telle démarche qui n'apparaît qu'à l'étude attentive de ces textes, comme fossilisée en leur sein [56].

Autrement dit, si la cohésion de l'édifice social, désormais fortement structuré par les *gentes*, reste un objectif important, les considérations économiques sont devenues des éléments moteurs dans le déclenchement des guerres. Les chefferies se sont structurées et sont devenues de véritables petites cités-États cherchant à affirmer leur emprise territoriale et le contrôle des axes commerciaux. L'archéologie a livré, au sud de Rome, et pour cette période, des traces d'une occupation désormais plus diffuse de la campagne qui s'étend entre les sites majeurs, comme si ceux-ci cherchaient à baliser, à contrôler, leur territoire [57] ; ce qui constitue une politique en soi porteuse de conflits. Les buts de guerre de l'État, même d'un État encore modeste et peu structuré, ne sont plus ceux de la chefferie. Aussi, la forme même du combat a-t-elle sans doute évolué entre l'âge romuléen et l'époque d'Ancus Marcius. Denys d'Halicarnasse suggère l'utilisation de plus larges effectifs [58], tandis que nulle part n'apparaît l'évocation de champs de batailles exigus. Une certaine dispersion des effectifs peut être également déduite du récit de Denys. Celui-ci montre au fil des campagnes d'Ancus Marcius, que les armées étaient capables de se disperser en divers détachements pour effectuer des missions données : exploration, ravitaillement, poursuite de l'ennemi, garde d'une fortifica-

Coarelli, *I santuari, il fiume, i empori*, dans A. Momigliano, A. Schiavone, *Storia di Roma*, vol. I, 1988, p. 127 et suiv.

54. A. Giovannini, *Le sel et la fortune de Rome*, dans *Athenaeum*, 1985, p. 373 et suiv. L'auteur souligne l'intérêt du sel pour le pastoralisme et la conservation des aliments ainsi que le salage de denrées très diverses. Il montre aussi que les salines d'Ostie étaient les seules vraies salines d'importance en Italie avec celles de Canusium, sur l'Adriatique.

55. La *uia Campana* est ainsi littéralement la voie des champs, c'est-à-dire des champs de sel, preuve supplémentaire de leur localisation sur la rive droite du Tibre, là où se situe cette voie qui franchit le Tibre à Rome et devient la *uia Salaria*. J. Scheid, *Note sur la uia Campana*, dans *MEFRA*, 88, 2, 1976, p. 639 ; F. Coarelli, *I santuari, il fiume, i empori*, p. 133 et suiv.

56. Ces éléments ont été soulignés il y a presque un demi-siècle avec à propos par l'historien R. Paribeni dans : *Le origine e il periodo regio*, Bologne, 1954, p. 58 puis par F. Coarelli, *I santuari, il fiume, i empori*, p. 136-137 qui a bien mis en lumière la logique propre de cette tradition.

57. A. Bedini, *Abitato protostorico in località Acqua Acetosa-Laurentina*, dans *Quad.A.E.I. Archeologia Laziale*, 2, 1979, p. 27 a noté sur ce site la présence d'un habitat détaché. A. Bedini, P. Cataldo, *Tor de' Cenci (Roma). Tombe protostoriche*, dans *NSc*, s. 7, vol. 42-43, 1988-1989, p. 278. Sur ce qui peut être le plus ancien *compitum* d'Italie, des sépultures aristocratiques du VIII^e^ siècle montrent l'ancienneté de la prise de contrôle du territoire s'étendant entre les établissements majeurs. Même phénomène à Torrino, analyse de A. Bedini : *Tre corredi protostorici dal Torrino, osservazioni sull'affermarsi e la funzione delle aristocrazie terriene nell'VIII secolo A.C. nel Lazio*, dans *Quad.A.E.I. Archeologia Laziale*, 7, *Il Tevere*, 1985-1986, p. 62-63.

58. Denys d'Halicarnasse, 3, 39, 1 ; 41, 5.

tion. Cette dispersion de la troupe suppose, elle aussi, le recours à des effectifs plus nombreux. Elle permet également d'envisager la mise en place et le suivi d'une certaine stratégie même si l'assaut et la poursuite de l'ennemi demeurent les fondements de la bataille elle-même. Denys rapporte la prise de citadelles. Des travaux de fortification dans le Latium remontent, au moins, au VIII^e^ siècle et pouvaient avoir eu une certaine ampleur : murs de torchis, palissades de bois, levées de terre, fossés de dimension respectable [59]. Un assaut résolu, surtout mené après la dispersion de la force ennemie de campagne, nécessairement la partie la plus aguerrie de l'armée adverse, avait néanmoins des chances de conduire à la prise de la place forte convoitée. Néanmoins, nous retrouvons encore dans le récit de Denys des anachronismes flagrants, tels que l'utilisation de sapes et de machines de guerre [60] même si l'on doit reconnaître que défoncer le rempart adverse à l'aide de troncs d'arbres — un bélier est une machine de guerre — n'a rien d'une méthode très sophistiquée et peut être un cas d'utilisation de « machines de guerre ». La présence de ces points fortifiés permet ainsi de limiter les ravages de la guerre, comme il a d'ailleurs été observé chez divers peuples ayant atteint le stade de l'État primitif [61]. Que l'on songe ainsi à la densité de travaux de défense que l'on peut observer dans le Latium côtier et, notamment, dans un triangle Ardée-Satricum-Antium ainsi qu'au rôle militaire déterminant que ces points d'appui ont pu jouer [62]. Dans ce domaine des fortifications, l'archéologie nous offre une série de données complètement extérieures à la tradition littéraire qu'elle vient étayer. En effet, le texte de Denys nous offre la vision d'opérations militaires visant à défaire les troupes adverses avant qu'elles ne se réfugient dans leur repaire. Seul le sanctuaire véien apparaît ainsi inexpugnable aux Romains. La possibilité d'abriter populations, combattants et fruits de la terre derrière des fortifications favorise ainsi la limitation des dévastations liées à la guerre. Cependant, elle permet également, et logiquement, à la guerre de se reproduire avec fréquence puisque celle-ci n'épuise pas les ressources démographiques et alimentaires de l'État. C'est ainsi avec une

59. On songera aux sites du Latium côtier et plus particulièrement à Ardée où un *agger* de dimension respectable aurait nécessité la corvée de cent hommes pendant six ans selon M. Guaitoli, cité par G. Colonna, dans *I Latini e gli oltri popoli del Lazio primitivo*, dans *Italia Omnium Terrarum Alumna*, sous la direction de G. Pugliesi Carratelli, 1988, p. 472.

60. *Ibid*., 3, 40, 1. La prise de Fidènes par l'utilisation de sapes a toujours été perçue comme l'exemple type de l'anachronisme, se rapportant, qui plus est, à un autre épisode de l'histoire romaine plus tardive : la prise de Véies au début du IV^e^ siècle. Cet élément a d'ailleurs été utilisé par les savants hypercritiques comme E. Pais, S*toria di Roma*, Turin, 1898, p. 307, pour retirer tout crédit historique à la légende d'Ancus Marcius.

61. Une intéressante analogie entre le monde italien des premiers États émergents et la Nouvelle-Zélande des royaumes Maoris paraît pouvoir être utilisée. Voir le développement consacré à ces États du Pacifique et à leur mode de combat par P. Kirch, *The evolution of the polynesian chiefdoms*, Cambridge, 1984, p. 147-148. Les fortifications maoris, qui ne sont pas sans rappeler celles des Latins, sont présentées comme jouant un rôle limitatif dans les dégâts causés par la guerre. Elles peuvent abriter les guerriers en déroute et les fruits de la terre qui peuvent ainsi échapper à la fureur de l'ennemi.

62. On reviendra sur l'excellent exemple du double *agger* d'Ardée. Voir S. Quilici Gigli, *Ardea*, dans *La grande Roma dei Tarquini*, p. 93-94, voir particulièrement, p. 94, la photographie de la levée de terre de Civitavecchia.

régularité qui n'a rien d'étrange [63] que les opérations de razzia, menant à chaque fois à des représailles, se reproduisent immanquablement. Le rituel ne détermine pas le moment de l'entrée en guerre ; c'est le mode de combat favorable à la reproduction de la guerre qui déclenche celle-ci de manière répétitive lorsque la saison est propice. Le rituel, omniprésent, accompagne cette pratique guerrière mais ne la détermine pas. Il est vrai que l'acte guerrier, du fait de sa reproduction au fil des ans et lors d'une période donnée de l'année, gagne ainsi en valeur rituelle. À Rome, c'est le 9 mars que les Saliens effectuent leur danse sacrée. Lorsque la terre travaille à la maturation des récoltes, les guerriers peuvent ainsi se consacrer au pillage des états voisins et donc, à la conduite des combats. Ainsi, la guerre prend un tour convenu dont la lecture des sources anciennes rend bien compte par leur monotonie répétitive.

On ne peut donc parler d'une guerre complètement ritualisée, mais seulement d'une pratique déterminée de la guerre toute auréolée de sacré comme n'importe quel aspect de la civilisation qui engage le corps social. Les affrontements sont réels et le salut des vaincus se trouve seulement dans la fuite vers la citadelle afin d'échapper au massacre. Il ne s'agit plus là d'échauffourées rituelles entre voisins ou de joutes de champions. Le roi Ancus Marcius ne se livre pas au combat singulier. Son héroïsme personnel n'est jamais mentionné dans la tradition, contrairement aux vertus guerrières sans cesse exaltées d'un Romulus [64].

Décidément, la guerre d'Ancus n'est plus celle de Romulus ou de Tullus Hostilius, que ce soit dans ses buts ou dans ses formes. Dans le siècle qui sépare le premier du quatrième souverain traditionnel, les Romains sont passés de la guerre rituelle de voisinage entre chefferies rivales, à connotation socio-religieuse forte, à la guerre entre États concurrents à motivations économiques et politiques plus affirmées. Cela ne veut pas dire que les motivations politiques et économiques étaient absentes des conflits de Romulus. Le contrôle d'Antemnae présente un intérêt stratégique évident, incontestable, puisqu'il s'agit du confluent Tibre-Anio. La difficulté quant à la question de la guerre romuléenne est justement qu'il y a à notre avis *plusieurs* guerres romuléennes : la bataille du Forum qui présente les traits les plus archaïques, voire, la lutte contre Caenina conclue par un combat singulier et, d'autre part, les guerres menées contre des adversaires plus éloignés qui relèvent moins de l'acte purement rituel. De même, le rituel, à savoir, par exemple, la place de la religion et le rôle des pouvoirs magiques du roi, devait être toujours bien présent à l'époque d'Ancus puisqu'il l'était encore, sous des formes ayant à peine évolué, à l'époque des

63. Et dans laquelle il ne faut donc nécessairement pas voir un signe de défaillance d'une tradition qui bégaye par fidélité à une époque qu'elle cherche à évoquer et non par maladresse, anachronisme ou « manque d'imagination ».

64. Il est vrai qu'en cela on peut aussi reconnaître la trace d'une présentation trifonctionnelle du récit des origines qui dans la mise en forme des souvenirs lointains d'un passé difficilement accessible usa d'anachronismes, de redites, de stéréotypes littéraires et — pourquoi pas ? — de vieux schèmes indo-européens. Si Ancus attire à lui des caractéristiques propres aux trois fonctions chères à G. Dumézil, il incarne avant tout la troisième fonction liée à l'abondance et à l'économie : telle est la position défendue par D. Briquel, *Le règne d'Ancus Marcius : un problème de comparaison indo-européenne*, dans *MEFRA*, 107, 1995, p. 183 et suiv.

Césars. Ainsi le niveau de structures sociales et politiques atteint a sans doute permis de jeter les bases d'un droit de la guerre primitif reposant à Rome sur les prêtres Fétiaux. Justement, c'est à Ancus Marcius que les auteurs anciens font remonter l'utilisation par les prêtres du rite de déclaration de guerre [65]. L'archaïsme de ce rituel montre à l'évidence qu'il puise son origine dans la plus haute antiquité romaine [66]. L'État n'a plus besoin de l'état de guerre permanent, au contraire de la société primitive. Il codifie l'entrée en guerre et établit progressivement les bases d'un droit international qui, bien sûr, n'exclut pas le recours à la guerre.

Progressivement les Romains ont abandonné la guerre simulée — dans laquelle la violence n'est pas exclue mais, au contraire, maîtrisée — pour adopter des formes de combat aux limitations de moins en moins contraignantes au fur et à mesure de l'accroissement de la population et donc du nombre de guerriers pouvant être tués sans que l'équilibre démographique de l'État ne soit réellement mis en cause. De même, l'espace politique du Latium se structurait, les communautés se regroupaient en cités-États rivales et une concurrence s'engageait entre ces groupes désormais plus nombreux pour la gestion des ressources naturelles régionales et pour le contrôle des routes de commerce et des espaces de communication. Tous ces facteurs expliquent ainsi l'émergence de nouvelles formes de guerres, de conflits « vrais » à la mesure des enjeux et des tensions qui progressivement ont vu le jour dans l'espace du Latium, un espace désormais structuré, parcouru, divisé, pour tout dire convoité.

Notre étude pose sans doute plus de questions qu'elle n'en résout. Nous n'avons, bien sûr, pas cherché à montrer que Denys et Tite-Live ont eu une connaissance précise, exacte d'événements aussi lointains et obscurs. Ils en ont donné une vision vraisemblable. La tradition littéraire des origines de Rome a ainsi, sans qu'il s'agisse d'une démarche forcément consciente, enregistré le passage progressif de formes de guerres extrêmement ritualisées à ce qui sera le mode de combat des légions des consuls : la bataille rangée. L'archéologie, mais surtout les travaux des ethnologues, documents extérieurs à cette tradition, nous confirment bien que ces écrits ont su conserver, comme fossilisés en leur sein, différents stades de la guerre, expression d'une violence qui se développe, change de nature et de sens, au fur et à mesure que le cadre politique et social de la communauté se structure.

De nombreux anachronismes ont habillé le récit des historiens de ces premiers temps guerriers. Ainsi, pour se limiter à cette seule observation, les évocations d'un ordre de bataille classique, avec un centre, des ailes et des manœuvres, relèvent, bien sûr, d'une rationalisation postérieure et sont particulièrement nombreuses chez Denys. Il est vrai que les mécanismes de

65. Tite-Live, 1, 32, 5 à 14 ; Pseudo-Aurelius Victor, *Vir.*, 5, 1 ; Servius, 10, 4. Néanmoins, Ancus n'est pas le créateur du collège des Fétiaux, puisque ces mêmes prêtres sont pour Tite-Live à l'œuvre au moment de la conclusion de l'accord qui remet le sort d'Albe et de Rome aux mains des Horaces et des Curiaces : Tite-Live, 1, 24. Denys d'Halicarnasse fait de Numa Pompilius le père des Fétiaux : 2, 72.

66. J. Bayet, *Le rite du Fétial et le cornouiller magique*, dans *MEFRA*, 52, 1935, p. 29 et suiv.

la guerre rituelle échappaient par trop aux Romains qui en avaient conservé un souvenir trouble qu'ils habillèrent de notions plus en rapport avec leur culture et leur quotidien, relevant plutôt, quant à lui, de la guerre d'extermination de type clausewitzien. De même le trouble de la tradition est palpable à propos de l'intervention des Sabines. En effet, Denys, au sein d'une tradition divergente, juge plus vraisemblable la vision d'une ambassade de femmes pour mettre fin au combat du Forum [67]. Cette hésitation montre l'embarras des Anciens devant une tradition — femmes intervenant au cœur des combats — dont ils ne comprenaient plus le sens. Certains auteurs, la jugeant peut-être invraisemblable, ont préféré rapporter le récit d'une ambassade. Ainsi on ne pourra pas penser et objecter que l'annalistique et les auteurs qui l'ont utilisée ont, par souci de vraisemblance, cherché à donner à leurs récits un tour « primitif ». La tournure primitive de la guerre se déduit du texte. Elle n'est pas une donnée présentée en soi, nous dirions presque qu'elle s'est fixée dans la trame du texte de façon clandestine, malgré, même, les efforts — que l'on perçoit bien plus chez Denys que chez Tite-Live — entrepris pour rationaliser le propos en fonction de réalités existantes à l'époque où nos auteurs ont mis leurs sources sous forme de récit. De plus, il est bien trop évident que les récits concordants de ces auteurs rejoignent, presque traits pour traits, les descriptions rapportées par les ethnologues pour ne pas suspecter, plutôt, la permanence de souvenirs effectifs en tant que matière de base de tels écrits anciens. Il n'est pas le lieu, ici, de s'interroger sur les moyens de la transmission de tels souvenirs, mais la question, qui a fait l'objet de nombreux travaux [68], doit être, selon nous, enrichie de pareilles observations.

Il est donc urgent de se départir des *a priori* commodes reléguant au rang de fables de nombreux épisodes des guerres préétrusques, comme celui des Sabines, et de s'interroger, en utilisant les outils que l'archéologue et l'ethnologue mettent à notre disposition, sur ce que cette tradition nous apprend à propos des comportements et du développement d'une société primitive : la Rome des rois latino-sabins.

---

67. Les versions diffèrent en effet sur ce point : Tite-Live, 1, 13, 1 à 4, Plutarque, *Rom.*, 19, 2 et 3, Ovide, *F.* 3, 215 et 222, Florus, 1, 1, 14, ainsi que Dion Cassius, Frg. 5, 5 à 7, présentent effectivement les Sabines qui surgissent au milieu des combattants pour les séparer. Cneius Gellius, 13, 23, 3, Cicéron, *Rep.*, 2, 14, Denys d'Halicarnasse, 2, 45, 1 et 2, Appien, *Frg.* 5 et Servius, *ad. Aen.*, 8, 638, offrent la vision d'une ambassade menée par les Sabines en direction de Titus Tatius.

J. Poucet, dans *La légende sabine des origines de Rome*, Kinshasa, 1967, p. 219, juge plus vraisemblable la version de l'ambassade. Il nous semble au contraire que dans le cadre d'un combat rituel entre chefferies primitives auquel semble bien appartenir ce type d'affrontement, l'intervention spontanée de femmes pour séparer les combattants, jugeant que le rituel violent risque de se transformer en combat réel, est fort vraisemblable. Nous savons que dans ce type de « guerre », les épouses accompagnaient parfois les guerriers.

68. Pour une vision synthétique sur cette question : T.J. Cornell, *The beginnings of Rome*, New York, Londres, 1995, premier chapitre.